

Lettre du 6 août 2017 écrite à Rio de Janeiro et Porto Velho

Quand je suis venu au Brésil pour la première fois, je suis resté chez une amie, Luiza Marcier. J'étais venu à Rio pour faire des livres et réaliser une performance avec un autre ami, Jean-Pascal Flavien. Je dormais dans le bureau de Luiza. Le soir, je regardais ses livres, notamment un livre du poète brésilien Ferreira Gular qui s'intitule "O Formigueiro." La fourmilière. J'arrivais plus ou moins à déchiffrer le poème avec l'aide d'un dictionnaire bilingue car il consistait en des phrases courtes dont les mots, tels des fourmis, se baladaient sur la page. J'en ai parlé à Luiza, qui m'a expliqué qui il était. Elle m'a aussi dit qu'il habitait tout près et qu'on pourrait l'appeler et lui rendre visite. Ce qu'elle a ensuite fait, et il a non seulement répondu, mais nous a invités à passer le voir le lendemain. On y est allé, Flavien et moi. Il parlait français ou plutôt, il le comprenait et répondait en un mélange de portugais et de français. Il nous a donné de ses livres, on lui a donné de nos livres aussi. Vers la fin de notre visite, il nous a raconté qu'il avait collaboré avec Hélio Oiticica dans les années soixante sur une maison pour un poème. Ou un poème-maison. Oiticica a dessiné puis construit un petit bâtiment dans lequel il y avait une série de boîtes ou de formes, l'une à l'intérieur de l'autre, et dans la dernière, il y avait le poème de Gular qui consistait en un seul mot. Je ne me rappelle plus du mot, je me rappelle seulement qu'on a passé du temps à essayer de le traduire. Au moment de l'inauguration de ce poème-maison ou de cette maison pour un poème, il s'est mis à pleuvoir. La maison se situait en pleine campagne sur un terrain qui appartenait au père de Oiticica. Elle a été inondée, le poème aussi. Je ne me rappelle plus des circonstances précises, mais en gros le poème fut noyé avant d'être inauguré et montré. Néanmoins, nous a-t-il dit en guise de conclusion, c'est le seul poème à avoir eu une adresse postale à sa connaissance. Je vous raconte cette histoire car elle me fait penser au récit, ainsi qu'à l'invitation de Sophie d'y réfléchir tout au long de cette année avec Yann et Félicia. Il y a quelques semaines, je ne sais plus trop quand, je suis allé avec ma femme voir une exposition des diplômés des Beaux-Arts de Paris avec une amie qui y enseigne. Elle nous montrait les œuvres, dont certaines nous plaisaient plus que d'autres, et nous racontait parfois l'histoire de la pièce, parfois celle de l'artiste. Au fur et à mesure qu'elle parlait, j'avais le sentiment que les pièces s'animaient d'une vie de prothèse, qu'elles étaient éclairées, comme des objets scéniques, par une lumière autre, comme celle d'un éclairage de théâtre : une lumière à la fois tangible et factice. Le récit parfois prenait le dessus sur la pièce, et parfois au contraire se laissait absorber par elle, comme un changement de température ou d'humidité. Ce que j'aime dans l'histoire du poème de Ferreira Gular c'est que le poème disparaît dans son récit. Mon oubli du mot qu'il avait choisi me semble du coup, presque fortuit. C'est une autre manière pour le poème de disparaître, comme si on ne pouvait le lire que chez lui. Le récit est avant tout une manière de communiquer une expérience. On raconte ce qui nous a marqué, ce qui est resté, ce qui continue à nous habiter ou nous préoccuper même. Je pars demain. J'aimerais pouvoir continuer à vous écrire et à vous raconter ce que je vais voir et vivre, ou le raconter à l'exposition, qui, comme le poème de Ferreira Gular, a une adresse postale, en tous cas pour le moment. Mais quelque chose me plaît aussi dans l'idée d'être vraiment ailleurs, en dehors de tout réseau d'information ou de communication. Quelque chose me dit aussi que les récits ne se font qu'à distance, qu'ils ne se font qu'après ou ailleurs. Sur les réseaux sociaux, les récits de voyages ou de vacances ont été remplacés par des séquences d'images et de phrases qui servent surtout à communiquer un désir de communication et de partage, un désir dont l'inassouvissement se lit dans la prolifération de messages qu'il engendre. Raconter un vécu n'est pas une question de distance à franchir ou à combler, mais plutôt, de distances à prendre en compte, et dont il faut témoigner dans l'espace du récit. Je disais ailleurs, peut-être dans une version biffée ou effacée de cette lettre, que j'ai parfois l'impression que les choses me glissent des mains ou que je glisse sur

les choses comme je glisse sur les informations que je parcours du regard sur mon téléphone. Il y a une prolifération et une surenchère qui nous étouffe et nous aveugle, nous démunit et nous appauvrit. Une prolifération, par exemple, de crises et de scandales qui fait (on m'en parle ici pour expliquer l'apathie des brésiliens face aux scandales politiques récents) que les gens deviennent indifférents et s'en détournent, même quand les choses deviennent de plus en plus ingérables au quotidien. Un ami m'a envoyé un message pour me demander "what do you hope to accomplish on this trip?" (Qu'est-ce que tu espères réaliser / accomplir lors de ce voyage?) Je vous donne la phrase en anglais car elle témoigne ainsi d'une perspective culturelle et de son intonation. J'aurais aimé ne lui répondre "rien", mais ce n'est pas vrai. Quand je pense à ce voyage, à cet endroit que j'ai déjà visité mais que je ne connais pas pour autant, je me sens démuni, mais d'une autre manière, d'une manière que j'aurais presque envie de qualifier d'éveil. Si je pouvais, j'aimerais pouvoir vous communiquer cette sensation, vous transmettre cette sensation d'être (pour emprunter une expression à un anthropologue que je suis en train de lire) "dans un film en langue étrangère mais sans les sous-titres." C'est plus ou moins ce que j'ai ressenti lors de mon premier séjour chez les Pirahã. J'avais aussi l'impression que les choses que je faisais, les choses que j'avais l'intention de faire ou d'accomplir lors de ce séjour, avait de moins en moins de sens. Un de membres de la tribu m'a demandé pourquoi je filmais et ce que je comptais faire ensuite avec toutes ces images que j'accumulais. Je n'ai pas su comment lui répondre. Mais j'aurais aimé pouvoir vous communiquer le sentiment de déroute et de dépourvu que j'ai ressenti face à lui. Je ne peux que vous en faire le récit pour le moment. Ce n'est pas peu de chose, ce n'est pas un compromis que de communiquer l'auréole d'une expérience plutôt que le contact de sa pointe acérée. C'est sans doute la chose la plus précieuse qu'on ait en commun, cette capacité à communiquer non pas par-delà les distances qui nous séparent mais plutôt grâce à elles, grâce à tout ce qui, dans le langage, vit et se nourrit de distances, d'écart, et de différences.

J'ai commencé cette lettre hier, mais je l'ai perdue au moins trois fois en essayant de la sauvegarder sur cet ordinateur d'emprunt. Je me suis aussi perdu au moins une ou deux fois en l'écrivant, et quand je dis que je me suis perdu, je veux dire que je ne savais plus d'où j'écrivais. J'avais perdu non pas mon cap mais ma position, mon siège disons, et un siège est un objet qu'on pose et sur lequel on se pose et qui permet d'oublier ce qui nous entoure et de s'oublier, d'errer. Aujourd'hui, dans l'avion, mon voisin s'exerçait à résoudre un cube de Rubik les yeux bandés. Il utilisait pour cela un de ces masques que l'on porte pour occulter la lumière et mieux dormir, notamment dans les avions. Il étudiait le cube qu'il venait de défaire, parfois en mimant les gestes qu'il comptait faire, puis il glissait le masque sur ses yeux et se lançait. Il ne s'est trompé qu'une seule fois, et ça lui prenait environ trois minutes pour mettre tous les carreaux de couleur à leurs places. Ceci est une image d'un rapport avec un objet. Une image sur laquelle je ne porterai aucun jugement de valeur, aucune interprétation non plus, autre que de dire qu'au moment où je terminais cette lettre, j'ai eu envie de vous la raconter.

Merci.